

ANALYSE FPS - 2015

Des femmes parmi les hommes :
quels freins aujourd'hui à la mixité ?



Femmes Prévoyantes Socialistes - www.femmesprevoyantes.be



Julie Gillet

Chargée d'études

Secrétariat général des FPS

julie.gillet@solidaris.be

Editrice responsable: Carmen Castellano, Place St-Jean, 1-2, 1000 Bruxelles.

Tel : 02/515 04 01



Soldates et pompières à la Une

Un reportage sur les femmes dans l'armée belge, un encart sur la nomination d'une arbitre à la Ligue de football américain, un encadré sur l'engagement d'une balayeuse à Jette, de nombreux articles sur Béatrice Louviaux, nommée à la tête de la CSC Metea Liège, une analyse sur l'absence de femmes dans la gestion financière de fonds, ... La liste est longue des articles parus sur le seul mois de septembre 2015 relatant le parcours de femmes occupant des postes traditionnellement réservés aux hommes. Preuve s'il en est que le sujet intéresse, mais également du long chemin qu'il reste à parcourir : tant que ces femmes susciteront l'étonnement, l'égalité ne sera pas acquise.

Les chiffres¹ sont là : en 2014, les conducteurs d'engins, les ouvriers du bâtiment, les pompiers, les mécaniciens, les plombiers, les techniciens industriels, ... sont encore presque exclusivement des hommes (plus de 95 %). Les professions d'ingénieur, conducteur de travaux, informaticien, agent de police, ... sont elles aussi toujours des bastions masculins (20% de femmes au maximum). A l'opposé, les femmes sont clairement majoritaires dans l'enseignement, le secteur des soins de santé, les services sociaux et le personnel ménager². Les femmes sont surreprésentées dans certains secteurs : c'est ce que l'on nomme la ségrégation horizontale du marché de l'emploi.

Le hic, c'est que ces secteurs largement féminisés sont souvent moins rémunérateurs. Par exemple, un jeune opérateur en métallurgie (plus de 99% d'hommes), avec une simple formation courte, gagnera généralement bien mieux sa vie qu'une jeune infirmière (plus de 85% de femmes), pourtant titulaire d'un bac et ayant des responsabilités importantes. Un ouvrier spécialisé du bâtiment (plus de 95% d'hommes) obtiendra souvent une meilleure rémunération qu'une institutrice (80% de femmes). Ainsi, les métiers les plus mal payés en Belgique³ sont majoritairement des métiers dits féminins : coiffeuse, esthéticienne, aide de ménage, caissière, vendeuse, etc. Parmi les dix métiers les mieux payés, on retrouve par contre des métiers traditionnellement exercés par les hommes : directeur de société, cadre dans la vente, mathématicien, ingénieur, physicien ou encore gérant de commerce.

Mais pourquoi les filles, alors qu'elles sortent aujourd'hui plus diplômées que les garçons de l'école⁴, choisissent-elles des filières moins valorisées, à tout le moins financièrement ? Sans

¹ "Enquête sur les Forces de Travail (EFT)" par le SPF Economie.

² "Femmes et hommes en Belgique. Statistiques et indicateurs de genre. Edition 2011" par l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes.

³ Selon différents articles (<http://www.rtl.be/info/belgique/societe/voici-les-metiers-les-mieux-et-les-plus-mal-remuneres-en-belgique-755065.aspx> et <http://www.jobat.be/fr/articles/les-10-metiers-les-moins-bien-remuneres-en-belgique>, notamment).

⁴ Indicateurs de l'enseignement 2014, par la Fédération Wallonie-Bruxelles.
<http://www.enseignement.be/index.php?page=26998>



aucun doute parce que toute une série de facteurs les y pousse depuis leur plus jeune âge, depuis les manuels scolaires sacralisant le dévouement de Maman Ours jusqu'aux publicités pour parfums et cosmétiques. Combien de séries où de pimpantes assistantes apportent cafés et dossiers à leur charismatique employeur ? Combien de films dont l'héroïne dévoue sa vie au soins des plus démunis ?

Alors que l'on donne aux garçons des modèles d'astronautes, de pirates, de pilotes, de pompiers, de footballeurs professionnels, de cow-boys, on propose rarement à voir aux filles autre chose que des rôles en lien avec la sphère familiale et intérieure. C'est ainsi (entre autres) que se construisent dans la tête des petites filles des idéaux professionnels d'infirmières, d'institutrices ou de secrétaires. Entendons-nous bien, ces métiers n'ont rien de moins « nobles », de moins « méritants » que d'autres métiers jugés plus masculins. Simplement, il est regrettable que les femmes se retrouvent cantonnées dans ces secteurs, globalement moins rémunérateurs. Il est dommage qu'elles se ferment trop souvent et trop vite les portes de métiers qui leur correspondraient peut-être mieux. Selon nous, le choix d'un métier ou d'une filière professionnelle devrait se faire en fonction des envies et aptitudes de chacun-e-s, et non en raison de stéréotypes de genre qui entourent certains secteurs.

Diada, Vanessa, Salomé et Charline

Afin de mieux cerner les stéréotypes de genre qui persistent aujourd'hui autour de certains métiers, et les différents freins qui peuvent en découler, nous avons choisi dans cette analyse d'interroger quatre jeunes femmes qui exercent des professions traditionnellement réservées aux hommes.

Diada a 30 ans, elle est électricienne à la STIB. Vanessa a 29 ans, elle est conductrice de travaux dans une petite entreprise de ventilation de bâtiments. Salomé, 25 ans, est opératrice de production chez Arceo, une filiale d'Arcelor. Enfin, Charline, 26 ans, est ingénieure, responsable du service électrique et électronique dans une entreprise d'ascenseurs. Toutes ont connu des difficultés, plus ou moins grandes, durant leurs parcours mais ont finalement réussi à s'imposer dans des univers professionnels masculins. Quels sont les obstacles qui se sont présentés à elles ? Comment sont-elles parvenues à les franchir ? Voici leurs témoignages.

Diada a été formée à l'électricité en Côte d'Ivoire, son pays d'origine. Un choix de métier qu'elle doit à son oncle. En commençant à travailler en Afrique, elle a connu quelques difficultés : remarques sexistes, critiques de ses collègues (« *ils pensaient que j'allais passer mon temps à me mettre du vernis et craignaient la surcharge de travail* ») et de ses

employeurs. A son arrivée en Belgique, il y a quelques années, elle commence à travailler pour la Stib, la Société des Transports Intercommunaux de Bruxelles.



Diada, dans une campagne menée par la Stib en 2015 pour promouvoir l'emploi des femmes.

Diada est la seule femme de son équipe, composée de vingt personnes. « *Travailler au milieu d'hommes n'est pas un problème* », raconte-t-elle. « *J'adore mon métier. J'ai été très bien reçue ici, les collègues m'ont rapidement intégrée. Au début, ils avaient un peu peur de ne plus pouvoir « blaguer » comme avant. Mais quand tu es une femme qui travaille dans un monde d'hommes, tu dois faire certains sacrifices, ne pas t'offusquer pour rien. Je rigole avec eux. Ils sont très gentils avec moi, parfois même trop : ils vont se retenir de dire des gros mots devant moi, par exemple* ».

La jeune électricienne est fière de son métier, qui suscite souvent l'admiration de son entourage. Elle reçoit également des remarques positives de clients lorsqu'elle travaille à l'extérieur. Elle se sent écoutée, presque chouchoutée par son employeur. Son message aux jeunes filles est très encourageant : « *L'électricité, c'est un secteur avec de nombreux débouchés. Il ne faut pas se mettre de barrières parce qu'on est une femme, il faut avoir confiance en soi et en ses capacités. Si vous aimez ça, forcez !* ».

Vanessa a connu un parcours plus compliqué. En 3^e secondaire, elle intègre la section professionnelle, en électromécanique, d'une école de sa région. Seule fille de sa classe, elle subit attouchements sexuels, moqueries et insultes pendant un an, avant de jeter l'éponge et de rejoindre une autre section moins genrée. Elle entreprend ensuite un graduat en construction, où tout se passe bien : « *A vingt ans, tu n'as plus la même mentalité. Nous*



étions trois filles et tous les garçons voulaient travailler avec nous car nous étions plus minutieuses ».

Les ennuis redémarrent de plus belle au moment où elle commence à chercher un emploi. « *J'ai cherché du travail pendant un an* », explique-t-elle. « *Lors d'un entretien d'embauche, on m'a demandé pourquoi j'avais choisi ce métier, si j'avais des problèmes dans ma famille. Je suis partie. Après, j'ai arrêté de mettre des photos sur mes CV. J'ai enfin décroché un entretien, qui s'est bien passé et j'ai été engagée* ». Vanessa est la seule fille de cette équipe de six. Les débuts ont été difficiles : « *Il y avait un ouvrier du gros-œuvre, très misogyne, qui m'insultait devant les clients. Quand je donnais les directives sur chantier, certains refusaient de m'obéir, aussi. C'était compliqué à gérer, il fallait recadrer tout le temps. J'ai la chance d'avoir eu mon patron derrière moi : ces gens-là ne font plus partie de l'équipe aujourd'hui. Il y avait également un chef d'équipe qui refusait tout simplement de me parler. Il demandait aux ouvriers de m'appeler. Depuis que sa fille veut faire les mêmes études que moi, son comportement a changé du tout au tout* ».

Aujourd'hui, Vanessa a appris à « composer » avec le reste de l'équipe : « *Quand j'arrive avec les plans, ils ont toujours quelque chose à contester. Mais je le prends au 10^e degré maintenant. Au fil du temps, ils se rendent compte que je ne suis pas bête, ils commencent à me faire confiance. Il ne faut jamais leur donner un ordre de manière frontale, je dois toujours discuter avec eux. Faire en sorte que l'idée vienne d'eux. Je connais la solution depuis le départ mais s'ils n'y arrivent pas par eux-mêmes, ça va bloquer. Je ne peux pas me permettre d'arriver sur chantier comme un homme et d'imposer mon autorité* ».

Ses rapports avec les clients sont beaucoup plus simples : « *Aujourd'hui les femmes ont leur place dans le secteur de la construction. Les clients sont un peu étonnés au début, puis très vite ils sont contents : les chantiers sont souvent mieux suivis, plus clairs, quand c'est une femme. Je n'ai jamais eu de remarque négative* ».

Et si son métier suscite l'étonnement, elle en est très fière : « *J'adore ce que je fais, je ne vois que par ça. Depuis toute petite, je voulais faire ça et j'ai réussi malgré les obstacles* ». Son seul regret : n'avoir pas pu terminer électromécanique. « *Il faut absolument sensibiliser les enseignants, qu'ils puissent mieux accompagner les gens comme moi. A l'époque, même eux me disaient que j'avais choisi cette filière pour être avec les garçons. Alors que je n'ai jamais osé mettre une jupe ou un pantalon serrant. Moi, j'ai eu la chance de pouvoir reprendre des études après mais tout le monde ne l'a pas* ».



Elle conclut : « *Il y a de l'avenir dans les métiers de la construction, tant pour les femmes que pour les hommes. Aujourd'hui, il faut avoir un certain caractère et du répondant. Mais il est temps que ça change, que ce soit accessible à tout le monde !* ».

Pour Salomé, les obstacles furent beaucoup moins nombreux. Après ses humanités, ne sachant pas trop quoi faire et ne souhaitant pas se lancer dans de longues études, elle entame une formation alternant stages et cours pratiques pour devenir opératrice de production dans la métallurgie. Elle commence à travailler chez Arceo, en tant que stagiaire puis comme ouvrière. « *Je suis la seule femme de l'usine* », raconte-t-elle. « *Au début, les chefs avaient un peu peur que je fasse les pauses, qu'il y ait des dérapages durant les nuits. Puis, ils ont vu que je m'intégrais facilement. Je me suis tout de suite sentie acceptée ici. Je suis un peu rentre-dedans, aussi. On se taquine, ils me disent d'aller faire la vaisselle et je leur répond qu'ils sont vieux. C'est dit sur le ton de l'humour et ça ne m'a jamais ennuyé* ».

Son travail est-il différent de celui des hommes ? « *Lors de mon entretien, mes chefs craignaient que je ne puisse pas porter les trucs comme les hommes. Mais il y a des hommes moins forts que moi ! Et puis on a des machines faites pour. En tant que femme, il y a des postes, plus dangereux, où je ne vais pas car c'est déconseillé lorsqu'on veut avoir des enfants. Sinon, dans ma manière de travailler, je pense que je fais plus attention que les hommes. Mais bon, c'est subjectif, je ne sais pas ce qui est fille et ce qui est Salomé* ».

Quant à ses contacts avec les fournisseurs et les clients, ils sont excellents : « *Ils voient une fille se promener en bleu de travail, ça leur fait plaisir et ils viennent me parler. Je n'ai jamais eu de mauvaises réactions. Tout le monde me reconnaît, tout le monde voit qui je suis. C'est un avantage d'être une fille, on m'accorde plus vite les choses* ». Du côté de son entourage également, Salomé récolte de nombreuses remarques positives : « *Mes amis trouvent que ce métier me va bien. On m'a toujours encouragée* ».

Seule petite ombre au tableau : le manque de mixité. « *Parfois, j'en ai marre d'être au milieu d'hommes. Quand je leur parle de mes cheveux, par exemple, ils vont rigoler. J'aimerais avoir une alliée pour pouvoir inverser la tendance, me moquer d'eux aussi. Je ne me maquille pas, je ne me coiffe pas pour aller à l'usine, pour ne pas attirer l'attention* ». Son conseil pour les jeunes filles : oser se lancer. « *La métallurgie, c'est un secteur en pénurie* », souligne-t-elle. « *Mais plus qu'une question de débouchés, c'est une question de salaires. C'est un secteur qui paye très bien. A 25 ans, j'ai ma voiture, ma maison. Maintenant, c'est certain que lorsqu'on travaille dans un monde d'homme, il faut avoir du répondant, ne pas faire sa mijaurée. Mais ça comporte pas mal d'avantages aussi* ».



Le regard de Charline sur son parcours est également plutôt positif. A la sortie du secondaire, elle se tourne vers une école d'ingénieurs. « *J'ai choisi de faire ces études car quand j'étais petite, je voulais être inventeur* », explique-t-elle. « *Il n'y jamais trop tard pour réaliser ses rêves, et le meilleur moyen d'y arriver est de se doter des outils adéquats* ». Ses études se passent bien, malgré quelques professeurs sexistes. « *J'en ai eu un très misogyne. Du genre à faire remarquer à un garçon qui ne sait pas répondre à une question que c'est honteux qu'une fille y arrive et pas lui. Un autre qui faisait des blagues machistes. Mais il vaut mieux en rire qu'en pleurer* ».

Après ses études, elle trouve assez facilement un emploi dans une petite entreprise de construction d'ascenseurs. « *Nous sommes deux femmes sur une équipe de 25, et les deux seules ingénieures : les autres sont techniciens. Donc je cumule : à la fois jeune et à la fois femme à un poste de direction. Ce n'est pas tout le temps facile, même si je ne reçois pas de remarques de manière directe. Mais je ne sais pas dire si c'est mon âge ou mon sexe qui pose problème. Lors de mon stage de fin d'études, j'ai rencontré davantage de comportements sexistes, notamment un ouvrier qui ne me parlait jamais directement, faisait des commentaires sur mon physique. Ça ne lui plaisait pas du tout d'avoir affaire avec une fille plus jeune et plus diplômée* ».

Elle aussi n'a jamais été découragée par ses proches : « *Ils étaient un peu étonnés de mon choix, mais ça avait plus à voir avec mon caractère. Ce qui est marrant, c'est que les gens sont plus impressionnés quand j'annonce mon métier que lorsque c'est un garçon qui annonce ce métier. On récolte plus de commentaires positifs* ». Ses conseils aux plus jeunes? « *Il ne faut pas se mettre de barrières si on veut faire ce métier. Il ne faut pas s'arrêter à quelques mauvaises expériences. Des idiots, il y en aura partout. Il ne faut pas essayer de se battre contre eux, c'est une perte d'énergie. Et je ne vois pas pourquoi une fille serait moins capable* ».

A vos outils, prêtes, partez !

On le voit dans les témoignages de Diada, Vanessa, Charline et Salomé : si exercer en tant que femme un métier traditionnellement masculin requiert toujours une certaine force de caractère et une bonne dose de détermination, ce n'est aujourd'hui plus impossible. Loin de là, même... Encouragées par leurs proches, admirées par le grand public, souvent soutenues par leur employeur, parfois même dorlotées par des entreprises soucieuses de renvoyer une image dynamique, les jeunes femmes qui embrassent des carrières jusque-là réservées aux hommes en sont très fières. Les témoignages de Diada, Vanessa, Charline et Salomé vont tous dans le même sens : elles adorent leur métier et n'en changeraient pour rien au



monde. Toutes encouragent les jeunes filles à suivre les mêmes voies qu'elles si elles le souhaitent, sans se soucier des stéréotypes de genre.

La liste des avantages cités est longue : meilleur salaire que dans d'autres secteurs plus féminisés, place privilégiée au sein des équipes, aménagements spéciaux de l'entreprise (douche et vestiaire privés par exemple), visibilité accrue, admiration de leur entourage, etc. Il faut dire qu'aujourd'hui, dans notre société, les métiers dits masculins ont tendance à être mieux considérés et mieux rémunérés (nous l'avons vu précédemment) que les métiers dits féminins. Ces jeunes femmes sont donc doublement valorisées : en plus de réussir professionnellement, elles le font *dans un monde d'hommes*. Elles sont quelque part jugées « supérieures » aux autres femmes. Même si ce discours est quelque part dérangeant, il n'en reste pas moins très valorisant pour elles, et les conforte dans leur choix professionnel malgré les difficultés qui parsèment leurs parcours.

Aussi, les interviewées rapportent toutes avoir bénéficié à un moment donné d'un jugement positif eu égard de présumées qualités « féminines ». Diada explique que la Stib l'a choisie car elle est plus méticuleuse qu'un homme, Vanessa que les clients préfèrent les femmes car elles sont mieux organisées, Salomé raconte qu'on lui confie plus de missions car elle a plus de facilités relationnelles que ses collègues, Charline dit qu'on l'a engagé car elle est plus soigneuse qu'un homme. Bien entendu, il s'agit de stéréotypes : personne ne naît avec le gène de l'organisation, et rien ne prédispose une femme à être plus soigneuse qu'un homme (si ce n'est l'éducation). Ici, on peut parler de stéréotypes « positifs » : leurs conséquences sont bénéfiques pour les personnes qui en sont les cibles. Ils n'en restent pas moins, comme tout stéréotype, dangereux et nécessaires à combattre. Hommes et femmes doivent être placés sur un pied d'égalité si nous voulons parvenir à plus de mixité dans la sphère professionnelle.

Enfin, cette analyse dresse un constat très négatif : chacune des interviewées a, au moins une fois, vécue une situation de discrimination parce qu'elle était une femme. Toutes ont connu un professeur, un collègue ou un employé qui a fait preuve de sexisme à leur égard. Certaines ont connu des situations particulièrement graves, des attouchements ou des injures. La plupart reconnaissent devoir « faire avec » les blagues un peu lourdes, le manque de considération, la remise en question systématique de leur autorité. Préjugés et stéréotypes sont encore bien présents et nombreuses sont les situations de discrimination auxquelles elles doivent faire face.



Pas d'égalité sans mixité !

Aujourd'hui, en Belgique, l'écart salarial moyen entre les femmes et les hommes est toujours de 20%. Or, la ségrégation horizontale du marché de l'emploi est une des principales causes de cette inégalité. Pour y remédier, il nous faut tendre vers plus de mixité dans l'ensemble des sphères professionnelles.

L'objectif de cette analyse était de mieux cerner les stéréotypes de genre qui persistaient autour de certains métiers et les différents freins qui pouvaient en découler. Nous l'avons vu, les femmes interviewées dans cette analyse doivent quotidiennement faire face à de nombreux comportements empreints de stéréotypes, tantôt négatifs (remise en question de leur autorité, de leurs compétences, craintes à propos de leurs capacités physiques, etc.) ; tantôt positifs (mise en valeur de certaines qualités jugées féminines par exemple). S'il est urgent de déconstruire ces stéréotypes, il n'en reste pas moins que ces femmes constituent des exemples de parcours professionnels réussis et encourageants pour toutes les jeunes filles.

Quelques pistes de solution émanent de leurs témoignages afin d'intensifier notre lutte contre les stéréotypes de genre :

- Sensibiliser et outiller les enseignants, éducateurs et formateurs, surtout des filières techniques et professionnelles, afin qu'ils puissent accompagner plus efficacement les jeunes filles inscrites dans des sections traditionnellement masculines (et inversement), notamment en incluant davantage de modules portant sur les questions de genre dans l'offre de formation initiale et continue qui leur est proposée ;
- Sensibiliser les jeunes aux stéréotypes de genre associés aux filières d'études et aux métiers et les encourager à choisir une orientation professionnelle selon leurs intérêts et compétences plutôt qu'en fonction de leur genre. L'opération "Girls Day, Boys day", menée par la Direction Egalité des Chances de la Fédération Wallonie-Bruxelles, à laquelle les FPS participent, contribue par exemple à cet objectif.
- Promouvoir la diversification des choix de carrière tant pour les femmes que pour les hommes. Une promotion qui passe notamment par la valorisation de parcours de femmes et d'hommes exerçant des métiers traditionnellement réservés à l'autre sexe. Il est en effet nécessaire de proposer à tous des modèles de référence diversifiés, permettant l'identification et la projection.

- Sensibiliser l'ensemble des acteurs du monde du travail – employeurs, travailleurs et syndicats – aux stéréotypes de genre associés aux filières d'études et aux professions, et aux effets néfastes, économiques entre autres, de la persistance de ces stéréotypes. En effet, de nombreux métiers traditionnellement genrés sont également des métiers en pénurie⁵ : conducteur d'engins, ouvrier spécialisé dans la construction, dessinateur industriel, infirmière, informaticien, puéricultrice, assistante sociale, professeure dans l'enseignement secondaire, etc.
- Mettre en place des stratégies visant la déconstruction de stéréotypes dès le plus jeune âge, et ce afin de favoriser un choix professionnel réellement libre par la suite : sensibilisation à une utilisation non-sexiste des jouets, diffusion de manuels scolaires neutres, promotion de modèles non-stéréotypés dans les publicités et les médias, etc.
- Informer davantage les travailleuses au sujet de leurs droits et des possibilités de recours qui s'offrent à elles en cas de discrimination avérée. Par exemple, en prenant contact avec le Centre interfédéral pour l'Égalité des Chances ou avec l'Institut pour l'égalité entre les femmes et les hommes.

En 2015, les FPS ont mené campagne autour des questions de discrimination liées à l'emploi. Pour découvrir cette campagne : www.femmesprevoyantes.be

L'EMPLOI, UN CHOIX ?



⁵ Selon la brochure "Zoom sur la dispense pour reprise d'études dans une profession en pénurie", éditée par l'ONEM.

QUI SOMMES-NOUS ?

Nous sommes un mouvement féministe de gauche, laïque et progressiste, actif dans le domaine de la santé et de la citoyenneté. Regroupant 10 régionales et plus de 200 comités locaux, nous organisons de nombreuses activités d'éducation permanente sur l'ensemble du territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

En tant que mouvement de pression et de revendications politiques, nous menons des actions et militons pour les droits des femmes: émancipation, égalité des sexes, évolution des mentalités, nouveaux rapports sociaux, parité, etc.

Nous faisons partie du réseau associatif de Solidaris – Mutualité Socialiste. En tant que mouvement mutualiste, nous menons des actions et militons contre les inégalités de santé.

Toutes nos analyses et nos études sont disponibles sur notre site :

www.femmesprevoyantes.be



Avec le soutien de :

